

Bien sûr, dira-t-on, nous n'en sommes plus là ! Tant d'autres dimensions à la guerre, tant d'autres raisons de la faire ! Mais nous resterons piégés tant que nous trouverons de bonnes raisons de faire des guerres autres que défensives. L'intérêt de ce livre est bien plus qu'historique, ses qualités sont plus que professionnelles. James Aho nous laisse comprendre dès son introduction à quel point l'analyse de la guerre sous l'angle de la religion révèle que la sécularisation utilitaire des motifs de la guerre ouvre aux pires excès actuels et que les motifs n'ont pas vraiment changé.

L'anthropologue est toujours gêné par ces travaux d'historiens de la religion, surtout des grandes religions, mais cette gêne n'est pas un critère sérieux. Il est obligé de se lier à l'histoire et s'il veut se risquer, comme il le fait de plus en plus, à l'étude de nos sociétés, il ne l'évitera pas y compris celle de l'histoire des religions. Il faut souhaiter qu'un livre de la qualité de celui-ci serve dans ce domaine de porte d'entrée aux anthropologues.

Yvan Simonis  
Département d'anthropologie  
Université Laval

Karla O. Poewe : *Matrilineal Ideology. Male – Female Dynamics in Luapula, Zambia*, Academic Press, London, 1981, 142 p.

Ce court ouvrage prouve qu'il ne suffit pas d'avoir de bons sentiments et quelques hypothèses séduisantes pour écrire un bon livre. L'un des propos de l'auteur est de montrer que certaines pseudo-vérités, en particulier celle de la « domination universelle des hommes » (universal male dominance), sont fausses et que les femmes, dans certaines sociétés, ont des activités économiques parallèles à celles des hommes et indépendantes de ceux-ci et qu'elles prennent part activement à la politique locale. On verra à la fin de cette critique ce que cache ce vocable d'activités parallèles. Un autre projet de l'auteur est de dégager une idéologie des systèmes matrilineaires et un troisième est d'établir que cette idéologie matrilineaire est en contradiction avec le système capitaliste. Tout ceci en centrant l'ouvrage sur la société que l'auteur a étudiée, les Luapula de Zambie. Le titre du livre peut faire croire que l'auteur va traiter de l'idéologie matrilineaire en général mais, en fait, elle parle surtout de l'idéologie des Luapula. Ce titre est donc une sorte d'attrape-nigaud et le lecteur qui a tant soit peu étudié les sociétés matrilineaires se rend vite compte qu'il en est pour ses frais, malgré le sous-titre quelque peu restrictif.

L'introduction, qui constitue aussi le premier chapitre, examine les théories actuelles de la parenté qui semblent les plus valables à l'auteur, notamment celles de Fortes, de Scheffler et de Lounsbury ainsi que celle de Schneider. Elle n'a aucune peine à démontrer que l'approche formaliste est partielle et partielle – en ceci nous partageons ses vues – et elle tente d'amalgamer Fortes et Schneider, avec qui elle n'est pas toujours d'accord, pour étayer sa propre construction où les interrelations entre les deux sexes jouent le rôle de pivot central. On sait que l'ethnologie a d'abord étudié la parenté du point de vue masculin, réduisant trop souvent la femme à un rôle passif. Quelques anthropologues féministes ont ensuite voulu rétablir la balance en faisant l'anthropologie des femmes, et ce, du point de vue de celles-ci exclusivement. Une des tendances actuelles, la meilleure à notre avis, représentée par les douze contributions du livre de Leacock et Etienne<sup>1</sup>, dit la même chose que notre auteur. Ce qu'elle veut faire n'est

---

<sup>1</sup> E. Leacock et M. Etienne (1980), *Women and colonization : anthropological perspectives*. New York: Praeger/Bergin.

pas aussi nouveau qu'elle le prétend sur ce point (cf. aussi Collard<sup>2</sup> et le récent numéro spécial de *L'Homme*<sup>3</sup> mais on pourrait trouver des exemples antérieurs). Cependant, un des points où elle se démarque de ces auteurs, c'est dans son analyse des théories de la procréation qui engendrent, aussi, des terminologies de la parenté qui, selon elle, informent les relations hommes/femmes et sont tout à la fois un « modèle de » et un « modèle pour » les comportements entre les sexes. Son analyse des terminologies des Luapula, de celle des Zulu et des Lozi est intéressante mais la thèse générale nous semble tourner un peu court car il faut faire intervenir d'autres variables (pp. 11-12) pour comprendre pourquoi un même système terminologique peut engendrer différentes relations entre les sexes. L'auteur devrait pousser son analyse bien plus loin en examinant un système terminologique Crow (comme celui des Luapula) mais *patrilinéaire*, puisqu'il en existe, pour emporter la conviction et pour nous montrer où se situent réellement les corrélations entre pratiques et terminologie, cette question si vexante en anthropologie. Bref, on a là un ballon d'essai qui se veut très assertif mais dont la généralité est loin d'être démontrée. Il faudrait résolument poursuivre dans cette voie pour vérifier la fécondité – ou non – de l'hypothèse.

Malgré le *caveat* que le système terminologique n'explique pas tout, comme le reconnaît l'auteur, elle nous présente (p. 75) le statut opprimé (oppressed status) des femmes en système terminologique soudanais, système caractérisé par l'infibulation et autres pratiques connexes, ceci en quelques phrases seulement. N'y aurait-il pas d'autres populations à système terminologique soudanais plus humains ? Si les terminologies n'expliquent que partiellement les comportements, la même terminologie s'accommodant de différents rapports de production et de différentes attitudes entre les sexes, pourquoi donc insister tellement sur cet aspect dans un ouvrage consacré avant tout aux rapports de production entre les sexes ? Le sujet est assez important en soi pour que l'auteur en fasse une étude séparée et plus exhaustive, ce qu'elle a déjà commencé<sup>4</sup>, et surtout qu'elle prenne des évidences contraires ou qui semblent telles, par exemple des systèmes Crow patrilinéaires comme suggéré ci-dessus.

Le chapitre deux est une machine de guerre contre les anthropologues, hommes et femmes, qui assument que les femmes ont un statut inférieur dans toutes les sociétés. Ce que l'auteur dit n'est pas très original; bien des femmes (cf. notes 1 et 2) et des hommes l'on déjà dit et répété ces dernières années. C'est peut-être très utile d'insister pour ceux qui nient l'évidence que les femmes ont souvent du pouvoir économique et politique mais, étant moi-même convaincu de ce fait depuis longtemps, ce chapitre ne m'a rien appris. J'aimerais pourtant qu'on m'éclaire sur une possible égalité des femmes et des hommes dans les activités guerrières traditionnelles; par exemple où, quand les femmes se battent-elles ? un thème jamais touché par les auteurs féministes. Pour rendre la thèse de l'auteur plus percutante, des exemples anciens comme celui des Iroquois, ou plus récents comme celui des Buins et celui des Jörai auraient pu être cités, ne serait-ce que sous forme de références. Le gros problème ici, et l'auteur le reconnaît pleinement (pp. 100-101), est de définir la domination masculine. Où se manifeste-t-elle dans chaque société et dans quelles sphères ? Les sphères de compétence masculine sont-elles « supérieures » à celles des femmes ou « inférieures » ou encore sont-elles égales ? La réponse diffère selon le point de vue où l'on se place mais l'auteur privilégie – avec raison nous semble-t-il – le sexe qui réellement tire les ficelles dans le système de production, que ce soit par devant ou, plus important pour les femmes, par derrière dans bien des cas. On est là devant un problème difficilement soluble qui est tout simplement celui de la

---

2 C. Collard (1981), « Échangés, échangistes : structures dominées et structures dominantes d'échange matrimonial. Le cas Guidar », *Culture*, I, (1): 3-11.

3 *L'Homme* (1979), 19: 1-2.

4 K.O. Poewe et P.R. Lovell (1979), « Marriage, descent and kinship : on the differential primacy of institutions in Longana and in Luapula », *Africa*, 50, (1): 73-92.